

Laval théologique et philosophique



Wilhelm THÜSING, *La prière sacerdotale de Jésus* (Jean, chapitre 17). Traduit de l'allemand par Joseph Burckel et François Stoessel. Collection « Lire la Bible », 22. Paris, Éditions du Cerf, 1970, 146 pages

Paul-Émile Langevin

Volume 28, numéro 3, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020322ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020322ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1972). Compte rendu de [Wilhelm THÜSING, *La prière sacerdotale de Jésus* (Jean, chapitre 17). Traduit de l'allemand par Joseph Burckel et François Stoessel. Collection « Lire la Bible », 22. Paris, Éditions du Cerf, 1970, 146 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 28(3), 313–314. <https://doi.org/10.7202/1020322ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

laquelle ils ne pouvaient par ailleurs adhérer à cause de certains abus qui les choquaient chez elle. — La troisième partie de l'ouvrage, qui est la principale, expose la thèse soutenue par Newman : l'auteur ne se contente pas de résumer la *Préface*, mais il en explique la théologie en faisant appel aux autres œuvres de Newman. Pour ce dernier, les abus de l'Église ne sont pas le seul fruit du péché, mais ils résultent aussi des tensions entre les trois fonctions prophétique, sacerdotale et royale, tensions qui sont inhérentes aux fonctions elles-mêmes. Les abus peuvent encore venir de l'application défectueuse des principes régulateurs de ces fonctions : le rôle de la théologie et la loi de l'économie.

Nous avons donc ici un bon ouvrage de théologie positive. A-t-il un intérêt purement scientifique ou, de plus, les idées de Newman conservent-elles leur actualité ? Je crois à la valeur actuelle de la pensée de Newman, de l'ensemble de sa théologie et même de la thèse soutenue dans la *Préface*. Évidemment, cette thèse aurait gagné à être développée dans d'autres directions, comme le note R. Bergeron. Il n'en reste pas moins que Newman a abordé un problème qui se repose aujourd'hui, celui des abus de l'Église et du scandale qu'ils provoquent ; il a apporté à ce problème une réponse proprement théologique, qui va beaucoup plus loin, même si elle est imparfaite, que les attaques dont certains pseudo-théologiens accablent actuellement l'Église. Newman reconnaît des abus de l'Église et les torts de celle-ci ; il ne se croit pas obligé pour autant de la désert, même si certains de ses membres la persécutent ; il ne regrette pas d'y être entré après avoir quitté l'anglicanisme. Mgr Nédoncelle, dans sa préface au livre de R. Bergeron, note judicieusement que Newman ne se sentirait pas à l'aise « dans nos chantiers de démolition » actuels, « fussent-ils ecclésiastiques ».

Le livre de R. Bergeron éveillera chez certains le désir de connaître mieux un grand théologien dont les positions et les attitudes peuvent inspirer encore les théologiens d'aujourd'hui. Newman n'a pas été avant-gardiste pour le plaisir de l'être et de le paraître. Il n'est d'ailleurs jamais

avant-gardiste, mais il rappelle simplement certaines vérités qu'on a tendance à oublier sous la pression d'événements divers et de théories à la mode. À l'époque de Newman, une sympathie exagérée pour les tribulations de Pie IX et la vogue de l'ultramontanisme portaient à minimiser le rôle de l'épiscopat, du laïc et de la théologie dans l'Église face au rôle du Pape. Newman a particulièrement insisté sur la part des fidèles et des théologiens dans l'élaboration des vérités de foi, sans se croire obligé pour autant de nier l'infaillibilité pontificale, bien qu'il jugeât prématurée la proclamation de ce dogme. Les théologiens d'aujourd'hui feraient bien d'imiter cette sagesse, cette pondération du grand théologien anglais. S'il est nécessaire parfois de s'attaquer avec vigueur à la restauration d'une partie de l'édifice ecclésial, cela n'autorise jamais à ébranler toute la construction. On ne peut jamais toucher à une partie en oubliant ses relations à l'ensemble. On ne peut jamais régler un problème de l'Église en négligeant de faire référence à son être profond, à son mystère. Cette sagesse incline Newman à considérer la complémentarité des deux aspects de l'infaillibilité, l'aspect actif qui réside dans le pape et le collège épiscopal, l'aspect passif qui réside dans « l'universitas des fidèles ». Cette même sagesse le porte à tempérer l'exercice de l'autorité par celui de la pensée théologique, et les excès possibles de celle-ci par l'insistance sur le rôle final de l'autorité. Les relations entre les diverses fonctions ecclésiales et le principe de l'économie lui permettent aussi de tempérer ce que l'exercice de chaque fonction pourrait avoir d'excessif. Mais, enfin, il faut entrer en contact avec la pensée de Newman pour voir les applications pratiques sur lesquelles la pénétration et la finesse de son génie lui permettent de déboucher.

Jean-Guy PAGÉ

Wilhelm THÜSING, *La prière sacerdotale de Jésus* (Jean, chapitre 17). Traduit de l'allemand par Joseph Burckel et François Stoessel. Collection « Lire la Bible », 22. Paris, Éditions du Cerf, 1970, 146 pages.

Nous connaissons déjà cet auteur par deux ouvrages exégétiques très poussés, publiés chez Aschendorff (Münster) dans les « Neutestamentliche Abhandlungen », L'un portait sur Jean (*Die Erhöhung und Verherrlichung Jesus im Johannesevangelium*) et l'autre sur Paul (*Per Christum in Deum. Studien zum Verhältnis von Christozentrik und Theozentrik in den paulinischen Hauptbriefen*). Le petit ouvrage que nous avons à présenter est d'une toute autre nature que ces ouvrages techniques. L'A. présente une étude de théologie biblique toute simple — sans notes érudites, sans philologie — mais fort bien fondée sur un texte dont l'auteur pourrait donner une exégèse des plus scientifiques, nous le sentons bien. L'A. veut commenter Jn 17 à l'aide de l'évangile et de la première épître de Jean avant tout. Il lit les textes johanniques, en rapproche un certain nombre autour de tel verset de Jn 17, les éclaire l'un par l'autre, dégage les lignes de force de la pensée de Jean. Sans cesse se trouvent ouvertes les pistes d'une réflexion spirituelle ou pastorale ; il laisse au lecteur l'initiative de s'y avancer à sa guise.

L'A. partage en trois sections Jn 17 : Jésus prie pour sa glorification, pour ses disciples, enfin pour l'Église. Une dynamique interne de la pensée johannique achève la prière d'une partie à l'autre : Jésus obtient *sa propre glorification* — qui est en dernier ressort glorification du Père — en glorifiant ses *disciples*, c'est-à-dire en les unissant dans l'amour vécu en *Église*. Ces quelques réflexions laissent déjà deviner les thèmes théologiques qui polarisent la prière du Christ : si le Père donne au Fils son amour, « Jésus pourra alors révéler et glorifier le Père ; la charité qui l'unit à celui-ci deviendra manifeste et l'on saura que Dieu est Amour » (67). Manifester l'amour que lui voue le Père, c'est pour Jésus remplir sa mission de révélateur — ou « glorificateur » — du Père et, du coup, apparaître aux hommes dans sa vraie grandeur spirituelle personnelle (cf. 1 Jn 4, 10). L'amour parfait de Jésus pour le Père se traduit dans une obéissance totale, dans la poursuite d'une œuvre où le Père est présent

et agissant. Ainsi, Jésus devient à la fois le modèle alléchant que les hommes sont invités à imiter, et l'agent suprême par lequel le Père s'unit tous les hommes, comme il s'est déjà uni Jésus.

Tels sont les thèmes majeurs que l'A. approfondit dans un commentaire sobre, unifié, suggestif, qui ne laisse le texte de Jean que pour y revenir et le mieux comprendre. Tout chrétien désireux de faire sien l'une des plus belles prières du Christ trouvera dans ce petit ouvrage sans prétention de Thüsing un guide de première valeur.

Paul-Émile LANGEVIN

Le lien matrimonial. Colloque du CERCIC. Strasbourg, 21-23 mai 1970, publié par René Metz et Jean Schlick. Coll. « Hommes et Église », n° 1. Strasbourg : Cercic, 1970 (13.5 × 21.5 cm), 243 pages.

Le présent volume est le premier d'une nouvelle collection intitulée « Hommes et Église ». Il présente les travaux du premier colloque organisé à l'Université de Strasbourg, du 21 au 23 mai 1970, par le CERCIC (Centre de recherche et de documentation des institutions chrétiennes) sur une question d'une actualité brûlante : Le lien matrimonial, divorce et remariage.

Le colloque se situait sur le plan d'une recherche à la fois interdisciplinaire et interconfessionnelle. Les travaux, de niveau strictement scientifique, se regroupent sous trois catégories.

La première concerne la cellule familiale dont la stabilité est aujourd'hui menacée. L'ampleur de la plaie du divorce est illustrée et finement analysée par Jean Carbonnier. Le problème du choix du conjoint et les causes de rupture du lien matrimonial sont étudiés par J. R. Bertolus. Une étude comparative de la nature du lien matrimonial nous conduit de l'Afrique noire, avec Dominique Zahan, à l'immense monde Musulman, avec Chapik Chehata, et aux usages de la société juive, berceau du christianisme avec Emmanuel Chouchena.